

## **SOUSSION, LE ROMAN DE LA CONVERSION**

### **Houellebecq, le réel et la fiction**

**Laurent PADOVANI**

Un. de Paris Nanterre

Centre de recherche en littérature et poétique comparées

[l.padovani@parisnanterre.fr](mailto:l.padovani@parisnanterre.fr)

**Résumé :** Discutées, contestées, attaquées, les fictions houellebecquiennes le sont, non seulement en tant qu'objets esthétiques, mais aussi, peut-être davantage désormais, en termes politiques, idéologiques ou moraux. Cette contribution est une invitation à réfléchir au centre de gravité du triangle réalisme-fictionnalité-autorité dans *Soumission*, le roman le plus polémique de l'œuvre de Michel Houellebecq. Nous avancerons l'hypothèse que l'Islam dans *Soumission* remplirait une fonction fictionnelle analogue à celle du post humanisme dans *Les Particules élémentaires*, qu'il ne serait au fond qu'une question de surface, une provocation pour attirer l'attention sur une crise plus ancienne, plus profonde. Cette crise serait celle de la civilisation occidentale, à laquelle n'échapperait pas la France, caractérisée par un processus de « déliaison » généralisée, de « désagrégation » des valeurs, et du monde qu'elles formaient.

**Mots-clés :** fiction, réel, anticipation, dispositif

**Abstract:** Houellebecq's fiction is discussed, contested and critiqued, not only as a series of aesthetic objects but also in political, ideological or moral terms. This contribution is an invitation to think about the centre of gravity in the triangle of realism-fiction-authority in *Submission*, Michel Houellebecq's most controversial novel. We advance the hypothesis that Islam in *Submission* has a fictional function analogous to that of post-humanism in *Atomised*. That would be essentially a matter of surface, provocation to draw attention to an older deeper crisis. This crisis would be that of Western civilization, one that France will not escape from, characterized by a process of generalized « untying », or even « disintegration » of « values » and the world that they formed.

**Keywords:** fiction, reality, science fiction, mechanism

Si nous cherchons à savoir ce que la fiction romanesque peut bien dévoiler de la situation de la France à la fin de cette deuxième décennie du XXI<sup>e</sup> siècle, alors l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq est un objet exemplaire d'étude, pour trois raisons principales selon nous. La première d'entre elles est le projet artistique de Houellebecq : « rendre compte du monde » (Houellebecq, 2010 : 420). Si la formule est avancée de manière détournée par l'intermédiaire de son personnage Jed Martin dans *La Carte et le Territoire*, elle prend de la consistance quand on la relie à d'autres textes de forme essayistique ou des déclarations à l'occasion de différents entretiens. La deuxième raison procède, en quelque sorte, de la première. « Rendre compte du monde », c'est dire quelque chose sur ce qui est, ici et maintenant. « Les romans doivent être situés. C'est dans la logique du roman. Il a besoin du présent », répond-il à Christian Authier (Houellebecq, 2020 : 202). Au-delà des marqueurs d'hyper-réalisme et d'hyper-présentisme, les situations sociales ou politiques dans lesquelles sont développées les narrations cristallisent les fictions dans une forme de représentation du monde tel qu'il est ou serait. Certains des aspects du monde, qu'on désignera rapidement comme « questions d'actualité », deviennent des objets des dispositifs fictionnels comme, par exemple, le libéralisme et l'individualisme, l'échangisme et le tourisme sexuels, le terrorisme, l'islamisme... La troisième raison est une conséquence du talent romanesque, artistique et médiatique de Michel Houellebecq pour donner une forme à ce matériau. S'il avait déjà écrit et publié des articles, un essai, un recueil de poèmes, un roman, la publication en 1998 de son deuxième roman : *Les Particules élémentaires* ouvre une parenthèse non encore refermée après laquelle Michel Houellebecq et ses romans sont devenus l'objet d'une attention publique, médiatique et critique phénoménale. Les publications des romans suivants : *Plateforme*, *La Possibilité d'une île*, *La Carte et le Territoire*, *Soumission*, *Sérotonine* ont été des événements éditoriaux dont les succès, comptés en centaines de milliers d'exemplaires vendus, ont confirmé la réussite commerciale des *Particules élémentaires*. Événements éditoriaux, les parutions ont été tout autant des événements médiatiques réalisés et relayés au moyen de journaux et de programmes radiophoniques et audiovisuels adressés au grand public. Si les succès publics et médiatiques sont objectivables en termes quantitatifs (nombres de ventes et d'occurrences ; extension des surfaces d'exposition), l'appréciation de la réception critique est, elle, d'une autre complexité. Un succès public, *a fortiori* quand il est préparé par la mobilisation d'un vaste dispositif médiatique de promotion, inspire une certaine

méfiance. En tout cas, l'activité critique elle-même s'inscrit dès lors dans la scène médiatique, sous les feux de projecteurs qui, le reste du temps, l'ignorent largement, et devient une prise de position dans un cercle de discussion plus large qu'à l'accoutumée. L'entre-soi critique est ainsi débordé. La situation augmente en complexité quand l'auteur, loin d'être « mort » ou extrêmement retiré de son œuvre, l'accompagne d'interventions multiples dans des formats variés : textes programmatiques, entretiens, adaptations transmédiatiques, et qu'il devient lui-même un personnage médiatique. Dans un article synthétique, Francesca Lorandini rassemble les composantes proprement littéraires de l'œuvre et la dimension extralittéraire relevant de l'auteur en tant qu'individu (sphères intime, publique, sociale) en une formule : le « facteur Houellebecq ». En dressant un panorama de l'évolution de la réception de son œuvre, elle rappelle comment il s'est « imposé dans les lettres françaises » (Lorandini, 2020 : 2). Enfin, plus que ce qui précède, le matériau fictionnel dont il s'empare déplace, polarise, exacerbe les positions critiques. En sorte que l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq est connectée intensément, plus que beaucoup d'autres, à de multiples pôles qui influencent, orientent, parasitent sa réception, sa lecture, sa compréhension et son interprétation. Cette hyper-connexion reconduit l'œuvre de Michel Houellebecq à des problèmes généraux qui, bien que rebattus, ne sont pas épuisés, ne le seront pas davantage ici, et se trouvent être actualisés régulièrement : quelle sorte de connaissance délivre une œuvre fictionnelle ? Quelle est la mesure d'autonomie de l'œuvre par rapport à son auteur ? Existe-t-il une obligation morale de l'œuvre d'art ?

Notre hypothèse est la suivante : l'Islam dans *Soumission* - aussi bien que le post-humanisme dans *Les Particules élémentaires* - serait, non pas le centre, mais une pièce du dispositif fictionnel qui aurait en vue un objet : la situation de la France à la toute fin du XX<sup>e</sup> siècle et au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Au fond, la présence de l'Islam - ou le post-humanisme comme possibilité à venir - ne serait qu'opportune pour indiquer un malaise général, un défaut ou une défaillance, un état dégradé de la société dans une période historique ouverte il y a un peu plus de trois décennies – et dont nous ne saurions dire qu'elle est refermée aujourd'hui. Autrement dit, ce qui importerait dans la perspective des romans de Houellebecq n'est pas tant de savoir ce qui vient pour se substituer à, mais précisément cela même qui est en train, qui a déjà commencé de céder. Non pas le nouveau, l'autre, mais l'ancien, le soi ; non pas le gain, mais la perte et le perdu ; non pas la pleine santé et l'élan, mais la dégradation et l'épuisement.

*Le roman du basculement : Islam, islam politique, islamisation*

France 2015, publication de *Soumission*, un roman d'anticipation. Dans une réflexion sur la mise en fonction du genre science-fictionnel dans l'ensemble des dispositifs romanesques houellebecquiens, Agathe Novak-Lechevalier propose de « distinguer quatre dispositifs, du plus science-fictionnel au moins science-fictionnel » en fonction de la distance temporelle entre deux récits : le récit réaliste et le récit d'anticipation. *Soumission* est rangé dans le dernier dispositif :

On se situe ici dans un récit d'anticipation très proche : le cadrage réaliste de l'œuvre n'est donc pas fondamentalement mis en défaut – on reconnaît globalement le monde dans lequel nous vivons ; mais il est de bout en bout déstabilisé par une courte anticipation – et c'est précisément ce qui produit l'ambiguïté et la potentialité subversive d'un roman qui apparaît comme un exercice à haut risque. (Agathe Novak-Lechevalier, 2016 : 17)

Ambiguïté ? Michel Houellebecq est « ambigu », écrit Bruno Viard dans le livre qu'il a consacré à *Soumission*, « il cultive l'ambiguïté », « il est constitutivement ambigu » et *Soumission* qu'il a écrit est « un livre ambigu » (Viard, 2016 : 34). *Soumission* est d'évidence le roman de l'œuvre qui cristallise la plus vive polémique en concentrant les questions générales que nous avons rappelées au moyen de procédés littéraires caractéristiques. Notre proposition de lecture repose sur une distinction de trois ensembles : le contenu diégétique et le récit cadre ; le dispositif fictionnel et les procédés romanesques ; le contexte et la situation de la réception. La distinction, abstraction pour tenter de comprendre des mécanismes qui produisent des effets, n'est pas la disjonction. Au contraire, nous pensons que ce sont les connexions et les interactions des trois ensembles qui produisent du trouble, de l'incertitude ou de l'indétermination, et lestent le roman d'une lourde charge polémique.

Ce qui est anticipé dans *Soumission* n'est rien de moins qu'un objet neutre puisque c'est une nouvelle situation sociopolitique, le basculement d'un pays, la France, d'un régime de civilisation à un autre. La chose, saisie comme matériau fictionnel, ne manque pas de provoquer ou exacerber immédiatement des polémiques déjà vives. France 2022, l'élection présidentielle, les semaines qui la précèdent, les mois qui la suivent. En tant que roman d'anticipation, donc, *Soumission* extrapole des éléments (faits ou propositions)

du réel pour donner à voir, à penser, une nouvelle configuration de la France. De sorte qu'il convient de distinguer les éléments et les degrés d'extrapolation.

En premier lieu, on trouve reconduits des objets existants comme, par exemple, des entités politiques, des partis (Parti socialiste, UMP, Front national), et un personnel politique (Jean-François Copé, Manuel Valls, François Hollande, François Bayrou, Marine Le Pen,...). Si l'anticipation fictionnelle est conçue comme une opération de pensée qui extrapole des éléments du réel pour un intervalle de temps donné, alors elle peut être appréciée et évaluée du point de vue de la vraisemblance et de la cohérence. Or, en la circonstance, la distance temporelle entre le réel saisi par Houellebecq et sa projection dans le roman est très courte ; et pour les lecteurs que nous sommes au présent, la distance entre le réel et le fictionnel est écrasée, ou bien transformée qualitativement d'une distance prospective en distance mémorielle. De sorte que, pour nous lecteurs, évaluer l'écart entre le réel et le fictionnel revient à comparer pour une part ce qui est ou aurait pu être à ce qui a été. Par exemple, nous pouvons le faire à propos de l'élection présidentielle de 2017, autre produit de l'anticipation fictionnelle. D'un côté, on peut mettre en avant l'impensé houellebecquien : les changements des noms des partis, la non candidature de François Hollande, l'émergence ou le surgissement à sa place, littéralement, d'un homme quasi inconnu alors : Emmanuel Macron. En somme, ce sont tous les points de non coïncidence entre l'accompli du réel et l'anticipé de la fiction. De l'autre, on peut mettre au crédit de l'auteur qu'il a bien pensé que l'élection 2017 se jouerait entre la candidate du parti d'extrême-droite et un candidat représentant l'espace du centre politique. Et même, l'impuissance politique dans laquelle fut rendu François Hollande à la fin de son premier mandat, impuissance telle qu'il dut renoncer à se représenter à l'élection de 2017, il l'a pressentie, ou du moins envisagée, pour la reporter dans la fiction cinq ans plus tard (les « obscures raisons » dont relève la non candidature de François Hollande à l'élection présidentielle 2022 dans la fiction sont, en l'occurrence, l'Article 6 de la Constitution, qui limite la Présidence de la République française à deux mandats). Si donc Houellebecq n'a pas rendu le réel par anticipation, tel qu'il fut, il sut du moins saisir quelque chose de ce qui a commencé de se jouer en 2017 et qui n'a pas été complété ou résolu par le résultat de l'élection.

La progression de l'extrême-droite, depuis, avait rendu la chose un peu plus intéressante en faisant glisser sur les débats le frisson oublié du fascisme ; mais ce n'est qu'en 2017 que les choses avaient commencé à bouger vraiment, avec le second tour de la présidentielle. La

presse internationale, médusée, avait pu assister à ce spectacle honteux, mais arithmétiquement inéluctable, de la réélection d'un président de gauche dans un pays de plus en plus ouvertement à droite. (Houellebecq, 2015 : 55)

Et, d'une certaine façon, ce qu'il fait advenir par le récit dans le roman, et qui est à venir pour nous lecteurs à présent, est la même chose incomplète, une séquence dit-on de nos jours, ouverte en 2017 pour être achevée et dépassée en 2022. La scène politique en 2022 qu'il donne à voir est dégradée, abimée. Une nouvelle fois, nous lecteurs, contemporains de la situation, sommes en capacité d'apprécier la valeur projective de la fiction. D'un côté, l'estimation de la puissance électorale du Front national (32%) et de la droite traditionnelle (14%) à la veille du premier tour du scrutin recouvre les données des sondages d'opinion les plus récents qui nourrissent aujourd'hui la discussion politico-médiatique. S'il nous est permis de faire une brève incursion dans le champ de l'étude politique, les résultats des sondages d'opinion relatifs à l'élection présidentielle prochaine convergent, à ce jour, pour estimer à plus ou moins 30% les intentions de vote pour le « pôle identitaire » à droite ; à plus ou moins 15% les intentions de vote pour la candidate désignée du parti traditionnel (Les Républicains) de la droite. De l'autre côté, il y a les impensés de l'affaiblissement du Parti socialiste et l'existence du parti du Président Macron. En somme, l'anticipation comme opération sur ces éléments existants du réel produit des propositions fictionnelles raisonnables et cohérentes, que le réel accompli valide partiellement d'ailleurs. Ces projections fictionnelles, jusque dans les impensés, participent d'un effet de vraisemblance de la représentation.

Cependant, Houellebecq introduit dans son dispositif une autre proposition fictionnelle principale qui reconfigure la représentation romanesque et remet en question son réalisme : « Un mois après les résultats du second tour [de l'élection 2017], Mohammed Ben Abbes annonça la création de la Fraternité musulmane » (*idem* : 55). Corrélée à celle-ci et dépendante d'elle, il y a celle de l'accession « fulgurante » de ce parti au premier plan politique, au point de faire de son chef un candidat présidentiable : « (...) dans les derniers sondages, ce parti qui n'avait que cinq ans d'existence atteignait 21% des intentions de vote, et talonnait ainsi le Parti socialiste, à 23% » (*ibidem*). Ces deux propositions, aussi invraisemblables qu'elles soient, ont un rapport au réel d'une autre qualité. Contrairement aux autres propositions, qui sont formées au moyen d'objets ayant une existence dans le réel, elles sont construites d'objets sans existence réelle immédiate : « Mohammed Ben Abbes », la « Fraternité musulmane » et leur consistance

politique dans la fiction. Sont-ils pour autant de purs objets de la création fictionnelle ? Disons que Houellebecq puise à des strates plus profondes du réel, là où les choses se tiennent en puissance, en tant que possibilités, le matériau dont il s’empare pour former ces objets fictionnels. Schématiquement, il traverse le réel dans sa profondeur en reliant les points de contact suivants :

- point 1 : il y a de l’Islam en France - la forme générale de cette phrase veut prévenir l’entrée dans la diversité concrète des comportements et des croyances qui déterminent *en réalité* une pluralité de formes de l’Islam en tant que spiritualité et religion.
- point 2 : il y a de l’Islam politisé en France. Cette politisation peut prendre la forme opérationnelle d’un parti politique (en 2019 et 2020, une polémique se développa à propos de la constitution de listes électorales formées par un parti musulman, l’Union des Démocrates Musulmans Français (UDMF), à l’occasion des élections municipales 2020<sup>1</sup>).

Les objets fictionnels sont concevables, possibles *a priori*, donc chargés d’une valeur, même légère, de réalité. Et il ne serait pas raisonnable de les écarter immédiatement en tant qu’objets impossibles. Mais, pour que ces propositions fictionnelles soient d’autres choses que des propositions imaginaires sans consistance, Houellebecq les met en fonction dans son dispositif en y intégrant d’autres paramètres.

Le premier d’entre eux est accidentel, c’est le personnage providentiel « Mohammed Ben Abbes », qu’il dote de qualités remarquables : sens politique, tactique et stratégique, vision au long cours avec une perspective multiséculaire voire millénaire, l’échelle temporelle des civilisations. C’est grâce à son habileté que son entreprise politique triomphe. Cela est nécessaire, pourtant insuffisant, et à l’accidentel est ajouté le circonstanciel. Comme une application de la formule éculée de la V<sup>e</sup> République, l’élection présidentielle de Mohammed Ben Abbes, « c’est la rencontre d’un homme et d’un peuple ». La circonstance implique, ici dans le cas d’une réussite, que l’offre politique d’expression confessionnelle entre en correspondance avec un électorat cristallisé, une quantité d’individus, une masse critique. Ce qui ne va pas de soi, en fait. Si elle est logiquement concevable, il revient à nous, lecteurs, d’affecter à cette

---

<sup>1</sup> BELAÏCH, Charlotte : « L’UDMF, le parti musulman qui dérange la droite » - [https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite\\_1758967/](https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite_1758967/) [disponible 03/01/2021].

proposition une valeur de vraisemblance au moyen de la comparaison au réel. Soit on constate qu'une telle proposition ne coïncide avec rien qui a été observé dans le réel, ce qu'indiquent et les résultats aux élections et les études politiques et sociologiques. Soit on croit que la réalité, celle-ci précisément, existe, non pas comme hypothèse inconsistante, mais à l'état de latence, c'est-à-dire un état dans lequel l'objet du réel appelle à son actualisation. Avec cette position-ci, on entre dans une zone confuse, où le fictionnel et le réel, la fabulation et le vraisemblable, la liberté de création, l'idéologique et la morale, entrent en contact, se mélangent par endroits, engendrent des tensions par ailleurs, en somme, une zone d'incertitude dans laquelle le sens et l'interprétation du texte sont mis à l'épreuve.

Nous suspendons l'évaluation du point de vue de la vérité de telles propositions. Notre but est d'indiquer leurs positions dans le champ politique ou idéologique pour comprendre ce que ça engage dans la réception de l'œuvre (vraisemblance, vision du monde, effet politique). Nous proposons d'étudier un ensemble de propositions du texte pour déterminer sa cohérence et s'il fait système. En conséquence de quoi, le texte serait lesté d'un poids idéologique identifiable. Nous chercherons à voir si ce poids est contrebalancé par ailleurs dans le dispositif général de la fiction.

*De l'épuisement démocratique : falsification de la volonté et invisibilisation du réel*

Houellebecq projette des objets particuliers du réel : des opinions ou des clichés, plus ou moins partagés, marqués politiquement et idéologiquement, pour les mettre en fonction dans sa fiction. Nous n'en ferons pas la recension exhaustive, mais relèverons quelques-uns d'entre eux, de sorte que soit dégagée une certaine vision du monde représentée dans et par le texte. Soit, la proposition : « l'épuisement démocratique » : « Pendant les quelques semaines qui avaient suivi le scrutin [2017] une ambiance étrange, oppressante, s'était répandue dans le pays. C'était comme un désespoir suffocant, radical, mais traversé çà et là de lueurs insurrectionnelles » (*ibidem*). De cet essoufflement de la respiration démocratique, idée consensuelle, le narrateur a identifié des causes : « médiocrité de 'l'offre politique' » ; « phénomène d'*alternance démocratique* », qui n'est en fait qu'un balancement du pouvoir entre centre-gauche et centre-droit. Le résultat de l'élection 2017 est un point limite à partir duquel s'enclenche un processus de réaction qui conduira à la conflagration de 2022. 2017, point limite donc. La réélection d'un « président de gauche dans un pays de plus en plus ouvertement à droite » est une



incongruité, mais aussi une conséquence logique d'un « système d'opposition binaire centre-gauche – centre-droit qui structurait la vie politique depuis des temps immémoriaux » (Houellebecq, 2015 : 210). Deux éléments doivent être relevés. Le premier est glissé comme un fait d'évidence : la « droitisation du pays ». Si d'un point de vue électoral (votes exprimés aux élections, intentions de votes dans les sondages d'opinion), la proposition est vraisemblable, elle peut du moins être affinée au moyen d'études qualitatives sur les valeurs. L'autre élément a un rapport avec les élections comme dispositif essentiel de l'organisation de la démocratie : « La volonté du peuple est le fondement de l'autorité des pouvoirs publics ; cette volonté doit s'exprimer par des élections honnêtes qui doivent avoir lieu périodiquement, au suffrage universel égal et au vote secret ou suivant une procédure équivalente assurant la liberté du vote » (Déclaration universelle des Droits de l'homme, art. 21, al. 3). Houellebecq porte à leur sujet un jugement négatif :

Curieusement, les pays occidentaux étaient extrêmement fiers de ce système électif qui n'était pourtant guère plus que le partage du pouvoir entre deux gangs rivaux, ils allaient même parfois jusqu'à déclencher des guerres afin de l'imposer aux pays qui ne partageaient pas leur enthousiasme. (Houellebecq, 2015 : 55)

La disjonction entre « résultat électoral » et « volonté du peuple » est étendue de la France aux « pays occidentaux » ; elle n'est donc pas une simple anomalie locale mais un système anti-démocratique organisé général. La référence ironique aux guerres conduites ces vingt dernières années pour et au nom de la démocratie, guerres plus contestées aujourd'hui que jamais au regard de leur bilan, va dans le même sens : la dévalorisation de la démocratie, dont l'Occident est le dépositaire, la dévalorisation de l'Occident fondé sur une fausse valeur qui étouffe son peuple. C'est la démocratie elle-même, organisée à partir du système électif, qui empêche l'expression de la volonté du peuple. Le peuple veut, le peuple dit, et ce qu'il dit quand il est autorisé à dire est traduit par le système en une expression étrangère, voire contraire, à sa volonté. L'élection démocratique ne représente pas la volonté du peuple, elle la falsifie.

À l'impuissance à voir advenir le dire de la volonté en expression se combine l'*invisibilisation* du réel.

Mais à vrai dire, depuis quelques mois, l'attitude des médias de centre-gauche avait changé : les violences dans les banlieues, les affrontements inter-éthniques, on n'en parlait plus du tout, le problème était passé sous silence, et on avait même cessé de dénoncer les 'Cassandres', qui de leur côté avaient fini par se taire. (*idem* : 60)

*Invisibiliser* le réel, c'est l'annuler en ne le médiatisant pas. Ne pas s'emparer d'une chose pour en faire un objet public, ne pas la donner à voir et ne pas la dire, c'est la priver d'une existence publique, d'une existence politique, c'est aussi épuiser la possibilité-même d'en dire quelque chose de consistant. L'*invisibilisation* du réel procède d'une volonté. Houellebecq identifie le foyer de cette volonté en mettant en circulation une autre proposition : la responsabilité des médias :

Pendant plusieurs années, et sans doute même plusieurs dizaines d'années, *Le Monde*, ainsi plus généralement que tous les journaux de centre-gauche, c'est-à-dire en réalité tous les journaux, avaient régulièrement dénoncé les 'Cassandres' qui prévoyaient une guerre civile entre les immigrés musulmans et les populations autochtones d'Europe occidentale. (*idem* : 59)

À nouveau, plusieurs termes sont à relever. Le premier est une antienne de la droite : les médias, à l'instar du journal de référence *Le Monde*, sont « tous » dits de « centre-gauche ». Cette hégémonie culturelle et idéologique dans les médias coïncide avec le système du pouvoir politique, capté par les « deux gangs rivaux » centristes. De sorte que se dessine une collusion entre les élites. Tout renvoie à la séparation fondamentale entre l'expérience du réel par le peuple et la négation de son existence par les élites qui ont capté les pouvoirs, pouvoir de faire et pouvoir de dire. Houellebecq donne ainsi à entendre une expression classique du populisme, soit le deuxième terme de la proposition. Le troisième terme est crucial : le réel dans la fiction houellebecquienne, c'est la situation de quasi guerre civile ou de guerre civile de basse intensité entre « les immigrés musulmans et les populations autochtones d'Europe occidentale ». C'est depuis cette proposition qu'il compose sa représentation de l'état de la France. Or, cette proposition a une existence réelle et une histoire en tant que proposition. Elle relève d'une perception du monde identifiée idéologiquement à l'extrême-droite et qui circule depuis le milieu des années 1980 comme un danger imminent qui menacerait la France. La proposition fictionnalisée que nous avons retranscrite validerait le réel déjà accompli en construisant une intersection entre réel et fictionnel par un geste rétrospectif de plusieurs dizaines d'années. Les « Cassandres » portent la parole qui dit ce qui adviendra. Les

« Cassandres », ce sont en l'occurrence les identitaires de l'extrême-droite, le Front national d'hier et d'aujourd'hui. La fiction, elle, précipite le danger en réalité, elle l'actualise par anticipation. Nous, lecteurs au présent, nous retrouvons contemporains de ce qui est représenté, contemporains des discours antagonistes au sujet d'un « choc des civilisations », des théories à propos d'un processus de « grand remplacement » des populations, en France et ailleurs en Europe. Plus exactement, nous sommes dans cette zone de confusion du réel et du fictionnel, du présent et du futur très proche substantialisé en une forme anticipée du présent. L'objet auquel nous sommes liés par la lecture convoque notre positionnement politique et idéologique, notre perception intellectuelle et affective du présent. L'actualité pré-électorale de notre présent ne cesse de faire écho à une telle vision de l'état de la France. La « tenaille identitaire » dont parlent certains aujourd'hui, la polarisation autour de la laïcité, de l'identité, de la civilisation sont devenues des thèmes principaux du débat politique et intellectuel. Il nous oblige donc à le recevoir, non seulement comme objet esthétique, mais aussi comme objet idéologique, parce qu'objet dans lequel Houellebecq a injecté de l'idéologie. Cette vision idéologique et politique du monde qu'il porte à l'expression, comment son dispositif général la médiatise-t-il ? Et quelle est sa valeur épistémique ? Que nous dit-il du réel, de l'état de la République et de la France ?

« D'où parles-tu, Camarade Houellebecq ? »

Il y a bien dans *Soumission* une vision de l'état de la France, identifiée d'extrême-droite. En analysant comment elle est déployée dans le texte, nous voudrions montrer comment elle produit un effet de cohérence et de persuasion. Cependant, son articulation à un autre récit dans le texte pourrait, selon nous, relativiser ou réduire sa portée politique.

De manière générale, dans les romans de Houellebecq, les personnages ont deux caractéristiques : ils sont typés et ils parlent, ils parlent beaucoup, ils discourent, ils théorisent. En tant que types, ils représentent des positions différentes. Dans le dispositif fictionnel de *Soumission*, aucune voix, aucun discours ne s'élève pour contrarier la vision extrême-droitiste, quelle que soit la position : pas de vision alternative, pas de contre-théorie pour rendre compte de l'état de la France. Bien au contraire, chacun apporte sa contribution à la composition de la même vision. Par exemple, le jeune Lempereur représente le jeune identitariste de droite. À l'occasion d'une discussion avec le narrateur, il expose sa lecture de la situation :

Mais tout a changé au moment de la création des « Indigènes européens ». Ils étaient inspirés au départ des « Indigènes de la République », en en prenant l'exact contre-pied, et ils ont réussi à délivrer un message clair et fédérateur : nous sommes les indigènes de l'Europe, les premiers occupants de cette terre, et nous refusons la colonisation musulmane... (Houellebecq, 2015 : 73)

Sa perspective dépasse les frontières de la France pour s'étendre à l'Europe occidentale. Leur projet : « PRÉPARER LA GUERRE CIVILE » (*idem* : 74). Et ils sont passés à l'acte. Rétrospectivement, on comprend les « lueurs insurrectionnelles » allumées après l'élection 2017. On y trouve exposés quelques fondements de la théorie identitariste d'extrême-droite. Le premier d'entre eux, c'est la religion. Elle est au cœur de l'essence de la civilisation. L'Islam est un facteur exogène à la civilisation occidentale. Or, les populations immigrées non-européennes des dernières décennies sont en très grande majorité musulmanes. Et « les gens restent fidèles, dans l'immense majorité des cas, au système métaphysique dans lequel ils ont été élevés » (*ibidem*). En conséquence, ces populations sont *inassimilables* à la civilisation occidentale. Elles restent et resteront dans le grand corps européen un corps étranger qu'il faut éliminer.

Le personnage de Rediger, universitaire lui aussi, converti à l'Islam, pourrait ou devrait représenter la position opposée à celle de Lempereur. Il y reconduit en fait pour la dépasser. Lui-même a été un identitariste d'extrême-droite dans sa jeunesse. Il était des leurs, partageait donc leur diagnostic, et rien n'indique qu'il y a renoncé au fond.

'Je ne me suis jamais caché de mes engagements de jeunesse...', poursuivit-il. 'Et mes nouveaux amis musulmans n'ont jamais songé à me le reprocher ; il leur paraissait tout à fait normal que, dans ma quête d'un moyen de sortir de l'humanisme athée, je me retourne en premier lieu vers ma tradition d'origine.' (Houellebecq, 2015 : 268)

Les discours de l'islamiste et de l'identitariste d'extrême-droite ont de nombreux termes communs : la puissance de la religion et son rôle essentiel dans la vitalité d'une civilisation ; la famille et l'organisation patriarcale comme structure fondamentale de la société ; la démographie. Et c'est un fait que la démographie, le nombre, la masse qui s'accroît, est un enjeu préoccupant pour tout identitariste. Elle représente la figure même de la submersion. L'« humanisme athée » dont parle Rediger est une formule déjà présente à l'identique dans l'exposé que fait Lempereur au narrateur (*idem* : 75). C'est ce sur quoi repose « le 'vivre ensemble' laïc » et il est « condamné à brève échéance », au

regard du rapport de force démographique (*ibidem*). L'athéisme et la laïcité sous une forme radicale seraient une dévitalisation d'une civilisation qui la condamnerait à terme. De sorte que Rediger serait un Lempereur qui, plutôt que de se battre pour un corps dont lui pense qu'il agonise, aurait pris le parti de continuer de vivre sous une autre forme.

Alain Tanneur occupe une position intéressante dans le dispositif. Époux d'une collègue d'université du narrateur, il est un agent de la DGSI en fin de carrière. Il représente l'homme informé, celui qui sait ce qui se joue dans l'ombre, ce qui est caché, invisibilisé. Il reprend tous les points communs aux discours des deux identitaristes en les développant sous le mode de l'expertise. De sorte qu'il les crédibilise et renforce l'effet de vraisemblance d'un choc des civilisations et d'un grand basculement. Tanneur est la figure et la parole de la neutralité et de l'objectivité, mais une neutralité et une objectivité entièrement relatives à la fiction. Il est le médiateur par lequel Houellebecq ferme toute possibilité de mise en circulation de contre-propositions, de visions alternatives. La *vérité de la fiction* est confirmée par lui, définitivement. La représentation du réel est établie.

Reste François, le narrateur. Par sa position transite la confirmation de la *vérité de la fiction*. C'est par elle que passe en premier lieu le désenchantement démocratique et le populisme de droite. C'est aussi par elle qu'est rendue palpable la « tension identitaire » au moyen d'une brève scène racontée au début du roman.

Devant la porte de ma salle de cours – j'avais prévu de parler ce jour-là de Jean Lorrain – trois types d'une vingtaine d'années, deux Arabes et un Noir, bloquaient l'entrée, aujourd'hui ils n'étaient pas armés et avaient l'air plutôt calmes, il n'y avait rien de menaçant dans leur attitude, il n'empêche qu'ils obligeaient à traverser leur groupe pour entrer dans la salle, il me fallait intervenir. (Houellebecq, 2015 : 34)

L'infiltration des mouvements salafistes dans les universités, le contrôle communautariste, le narrateur les donne à voir aux lecteurs que nous sommes. Mais les « agressions d'enseignants », de même que, plus loin, les combats, les échanges de coups de feu, sont tenus à distance. On les entend, mais comme l'écho de quelque chose de lointain ; on se les représente, mais comme une réalité d'une légère étrangeté au personnage. Ça tient sans doute à son désengagement du monde, cette façon propre aux personnages principaux des romans de Houellebecq d'exister dans une sorte d'acceptation résignée de la souffrance, d'éclairer chaque roman d'une lumière, pas précisément crépusculaire, plutôt grise et qui s'éteint sans se hâter.

Le récit du basculement de la France s'articule à l'autre ligne narrative du dispositif, l'auto-récit du narrateur. Selon nous, non seulement ce dernier le précède, mais il le fonde, de sorte qu'il pondère sa vision idéologique. Qui est François ? Un homme à la quarantaine passée, universitaire, dix-neuviémiste spécialiste de Joris-Karl Huysmans. Quoi d'autre ? Presque rien au fond. Un homme dont le meilleur de la vie serait passé quand il a soutenu sa thèse ; un homme dont le défaut essentiel serait de n'avoir jamais été capable d'éprouver « un certain enthousiasme à l'égard de la vie » (*idem* : 19). Des causes de ce défaut, François n'en dit rien : pas de généalogie de la souffrance dans *Soumission*. Elle est là, immédiate, avec le sentiment d'une solitude dont il ne peut défaire l'étreinte que pour quelques brèves périodes dans la vie. François, c'est la vie refroidie avant que d'avoir été incandescente.

Mais seule la littérature peut vous donner cette sensation de contact avec un autre esprit humain, avec l'intégralité de cet esprit, ses faiblesses et ses grandeurs, ses limitations, ses petitesesses, ses idées fixes, ses croyances ; avec tout ce qui l'émeut, l'intéresse, l'excite ou lui répugne. Seule la littérature peut vous permettre d'entrer en contact avec l'esprit d'un mort, de manière plus directe, plus complète et plus profonde que ne le ferait même la conversation avec un ami – aussi profonde, aussi durable que soit une amitié, jamais on ne se livre, dans une conversation, aussi complètement qu'on ne le fait devant une feuille vide, s'adressant à un destinataire inconnu. (Houellebecq, 2015 : 13)

Éloge de la littérature, éloge de la différence. D'ailleurs, différence au carré dans le propos de François : différence par le média, différence par l'état de l'être. Car c'est bien de « l'esprit d'un mort » dont il parle ici. L'ami, c'est l'autre infiniment retiré dans son œuvre littéraire et pourtant présent, plus que ne l'est jamais un être humain présent. Et peut-être bien que l'essentiel est dit dès l'ouverture : il manque à François quelque chose, qui l'empêche d'entrer en contact pleinement, vraiment, avec son contemporain, le vivant, l'immédiat. À Myriam, qui l'aime et qu'il aime, au moins un peu, il est impuissant à donner les mots pour dire ça. « Il n'y a pas d'Israël pour moi », lui glisse-t-il en l'embrassant pour la dernière fois. Pas de Terre promise, pas de salut, pas d'ailleurs pour échapper à la souffrance de l'ici-bas. Quel qu'en soit son principe, sa solitude est la cause d'une souffrance existentielle considérable. Elle déborde, parfois, comme ce jour où, spectateur de la relation entre Myriam et sa famille, il manque de s'effondrer : « C'était une tribu, une tribu familiale soudée ; et par rapport à tout ce que j'avais connu c'était tellement inouï que j'avais eu beaucoup de mal à m'empêcher d'éclater en sanglots »

(idem : 118). Des personnages des romans de Houellebecq, on ne retient souvent que le cynisme, l'ironie cruelle et cette propension à tutoyer l'abject, comme on effleure quelque chose l'air de rien. Mais il y a le pathos qui « se tient en lisière », comme l'écrit Agathe Novak-Lechevalier, pour faire irruption par moment, rappelant que, sous les masques, il n'y a rien de moins que de l'insensibilité. François n'attend rien de bon pour lui de ce monde et rien ne vient. Mais il ne renonce pas à vivre pour autant et s'installe dans une position en léger retrait du monde, une position de spectateur « apathique ». Il promène sur le monde un regard douloureux et sans prévenance. Ce regard se traduit en une représentation cohérente, non seulement avec la vision de l'autre récit, mais aussi avec celle d'autres romans de l'œuvre de Houellebecq. Le libéralisme, en économie, dans les mœurs, et l'individualisme, tous deux caractéristiques de la dernière modernité occidentale, finissent de détruire les anciennes structures de la société, de rompre les liens d'elle-même à sa propre histoire et des individus entre eux. Mais le processus de désagrégation a commencé bien plus tôt, quand l'Europe est sortie du Moyen Âge chrétien pour entrer dans la modernité. L'empereur, Rediger et François se retrouvent autour de cette idée cruciale qu'ils désignent par l'expression « humanisme athée ». Une civilisation qui a évacué l'idée de Dieu et liquidé la puissance de l'institution qui lui donne forme s'est condamnée à mort. Une telle thèse est déjà présente dans *Les Particules élémentaires*. Ce roman-ci a été écrit au milieu des années 1990, c'est-à-dire au faîte de la puissance occidentale, sous l'hégémonie des États-Unis d'Amérique. On pouvait croire alors qu'on était entré dans le temps après la « fin de l'histoire », celui où le monde entier serait normalisé par l'ordre libéral occidental. Quand la situation est à l'échelle du monde, il n'y a d'issue nulle part pour l'humanité. La conclusion des *Particules* est par conséquent plus radicale : c'est l'humanité qui s'éteint doucement et cède la place à une posthumanité. *Soumission* a été écrit vingt ans après, dans un contexte très différent. L'Histoire n'est pas finie. À l'orée du XXI<sup>e</sup> siècle, les États-Unis ont été frappés sur leur sol d'une manière spectaculaire. L'Europe occidentale, déchristianisée pour une bonne part, qui a dominé le monde jusque dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ne cesse de céder du terrain et voit émerger des puissances vives et conquérantes. Comme toute société qui voit sa puissance sur les autres diminuer, sa composition et ses structures profondes se modifier, l'Europe interroge son identité et son devenir. En sorte que dans *Soumission* est reconduite la situation-problème des *Particules*, redimensionnée et adaptée au nouveau contexte. Quelque chose est absent dans l'être, François ici, ailleurs

Bruno ou Michel, et à une autre échelle la civilisation, occidentale ici, humaine là, par quoi l'être entier est condamné. François est une certaine configuration existentielle qui réfléchit la configuration plus grande qu'elle. Le corps, tel qu'il est, est impuissant à refermer la béance en son for intérieur. La civilisation agonisante épuise la vitalité du peuple qu'elle a formé dans l'histoire, et qui la porte encore aujourd'hui. Tout comme Rediger avant lui, comme Huysmans, son ami le plus intime, François se retourne « vers sa tradition d'origine ». À l'occasion d'une crise d'angoisse, « submergé par une crise de larmes imprévue, interminable », il décide « de retourner à l'abbaye de Ligugé, là où Huysmans avait reçu l'oblature » (*idem* : 218). Mais l'expérience se solde rapidement par un échec, la voie du retour à l'ancienne tradition est ainsi fermée.

Dans *Soumission*, l'Islam apparaît comme une solution, et pour François et pour la France. Le basculement de la France dans une nouvelle civilisation est raconté comme une sorte de rêve dont on développerait le principe jusqu'à la limite : Ben Abbas en nouvel Auguste, fondateur d'empire ; la France au-devant d'une Europe islamique, dont les frontières s'étendraient de l'Irlande, la Scandinavie et l'Estonie au nord, jusqu'aux pays arabes de l'Afrique au sud. La France, et l'Europe derrière elle, se relèverait ainsi pour reprendre le cours de son Histoire, à une position antérieure à la conversion de l'antique Empire romain au christianisme. Pour François, se convertir à l'Islam, c'est entrer enfin dans une communauté, pénétrer « de la grandeur de l'ordre cosmique » (*idem* : 314), c'est se réinscrire dans la totalité. Écrite au conditionnel, sa conversion est comme un rêve de bonheur paisible. Pour la France, pour l'Europe, tout comme à l'échelle d'un individu, pour François, la conversion à l'Islam, « ce serait la chance d'une deuxième vie, sans grand rapport avec la précédente » (*idem* : 315). En somme, pour se survivre à soi-même, il faudrait accepter le devenir autre que soi. Le roman s'est sensiblement éloigné de la vraisemblance. Il n'est plus ce qu'il se donnait à voir au début, comme roman d'anticipation. Le récit du macrocosme est comme aspiré par le rêve d'apaisement de François. D'ailleurs, le roman s'achève en un bref paragraphe de quelques lignes, avec une référence au père et une ultime phrase au caractère sibyllin : « Je n'aurais rien à regretter ».

### *En conclusion*

Avec la publication de *Soumission*, Michel Houellebecq a ravivé des polémiques déjà anciennes. Accusé d'islamophobie depuis *Plateforme*, ça n'était pas rien que



d'instrumentaliser l'islam en France dans un nouveau dispositif fictionnel. Les propos qu'il a tenus en réalité sur l'islam ou ceux qu'il fait tenir à ses narrateurs ou ses personnages, sur les Musulmans, les Arabes ou les Noirs, les Femmes ou la Gauche ou les médias, troublent la perception d'une démarcation claire entre le réel et le fictionnel. Houellebecq islamophobe ? Identitariste ? *Réac* ? L'islam, une menace pour la France et son identité ? Les Musulmans, des ennemis de l'intérieur ? Qu'importe au fond que l'islam soit éclairé d'une lumière douce et pacificatrice dans *Soumission* ; que le basculement d'une civilisation à l'autre, plutôt qu'au déclin du pays, corresponde au relèvement de la France et de l'Europe. En transformant une proposition du réel : la France pourrait basculer dans une guerre civile opposant identitaristes d'extrême-droite et musulmans, en une proposition fictionnelle projetée dans un dispositif d'anticipation très proche du réel, Houellebecq semble donner de la consistance à une vision, une angoisse, un fantasme. En faisant écho à des discours politiques et idéologiques existants, une telle proposition acquiert une valeur de possibilité. Les réactions à une fiction construite au moyen de propositions sur l'islam en France sont symptomatiques du malaise de la société française. Ces dernières années, les questions sur l'identité de la France, son devenir, son inscription dans sa propre Histoire millénaire, la place de l'islam et des Musulmans en France, dans son Histoire - on pourrait allonger de plusieurs lignes la liste de ce genre de propositions - font l'objet de discussions polémiques et sont des éléments lourds du débat public actuel. L'hypothèse fictionnelle est-elle politiquement incorrecte ? Tant mieux, semble dire Houellebecq, tant qu'elle contient suffisamment de réalité en elle pour devenir littérairement légitime. À propos de la littérature, José Domingues de Almeida demande : « Est-elle encore à même de choquer alors que tout semble avoir été écrit et lu ? Quelle est sa marge de manœuvre, et quelle peut encore être la morale du littéraire ? » (Almeida, 2011 : 17). Michel Houellebecq s'est fait une habitude, une méthode même, d'aller mettre le doigt dans la plaie. En s'emparant d'un objet massif, tel l'islam dans la France contemporaine, il provoque et il choque, il réjouit aussi. Mais immédiatement un voile tombe sur des esprits et les rend aveugles à une grande partie de l'œuvre, aux proportions de ses parties, à son architecture, à l'articulation d'un tel objet à d'autres objets dans un dispositif fictionnel général. Il y a des thèses, nombreuses, dans les romans de Houellebecq, mais il convient de les réceptionner avec précaution. Certes, elles prennent la forme de propositions robustes, de théories semblant s'appuyer sur des faits et des évidences, elles ont en somme l'apparence persuasive de

l'objectivité. Mais on pourra relever qu'elles sont souvent développées dans des situations relâchées, dans lesquelles les personnages discutent en buvant de l'alcool – beaucoup ; on relèvera surtout qu'elles sont indexées à un personnage ou au narrateur. Toute l'habileté de Houellebecq est d'articuler dans ses dispositifs le général aux configurations individuelles, la propension à théoriser à l'ancrage réaliste jusque dans la trivialité. Habileté ? Manipulation ? Du moins, cela produit des effets certains de cohérence et de persuasion. Il est important de souligner que les narrateurs ou les personnages principaux de ses romans partagent entre eux et nous donnent à voir une souffrance considérable, comme condition existentielle de l'homme occidental contemporain. C'est là, nous semble-t-il, que se situe le foyer à partir duquel sont déployées les visions générales du monde. Théoriser serait alors davantage l'expression d'une réaction et d'une défense individuelle contre la souffrance intérieure, en mettant à distance l'objet à soi. En y injectant du sens, le sujet s'approprie l'objet, cause de sa souffrance, ou du moins il le neutralise en le dominant intellectuellement. Les théories en circulation dans les romans de Houellebecq auraient donc l'ambiguïté d'être des objets d'attraction et de focalisation en étant des objets seconds. Restent des questions ouvertes : y a-t-il une limite morale, non pas juridique, à la liberté créatrice de l'auteur ? Quelles sont les conditions de mise en circulation dans la fiction d'objets du réels marqués politiquement et moralement, de sorte que la neutralité idéologique de l'œuvre soit préservée ? De telles conditions existent-elles ? Sont-elles nécessaires ? Ces dernières questions, que ne manquent pas de soulever les romans de Houellebecq, *Soumission* en particulier, ont une actualité en France et plus largement en Occident ; elles sont, elles-aussi, un symptôme du malaise actuel de notre société.

## **Bibliographie**

- ALMEIDA, José Domingues de (2011). « La face (in)correcte du littéraire : considérations en guise d'avertissement », *Carnets* [En ligne], Première Série - 3 Numéro Spécial | 2011, mis en ligne le 19 juin 2018 - <http://journals.openedition.org/carnets/6280> [disponible le 27 septembre 2021].
- HOUELLEBECQ, Michel (2020). *Interventions 2020*. Paris : Flammarion.
- HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris : J'ai Lu.
- HOUELLEBECQ, Michel (2010). *La Carte et le Territoire*. Paris : 2010.
- HOUELLEBECQ, Michel (1998). *Les Particules élémentaires*. Paris : J'ai Lu.

PADOVANI, Laurent, *Intercâmbio*, 2<sup>a</sup> série, vol. 14, 2021, pp. 21-39  
<https://doi.org/10.21747/0873-366X/int14a2>

LORANDINI, Francesca (2020). « Le facteur Houellebecq », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 10 | 2020, mis en ligne le 10 novembre 2020.  
<http://journals.openedition.org/rief/6777> [disponible le 16 octobre 2021].

NOVAK-LECHEVALIER, Agathe (2016). « Au fond de l'inconnu » : linéaments d'une étude de décohérence fictionnelle », *ReS Futuræ* [En ligne], 8 | 2016, mis en ligne le 28 décembre 2016.  
<http://journals.openedition.org/resf/882> [disponible le 16 septembre 2021].

NOVAK-LECHEVALIER Agathe (2013). « Michel Houellebecq : le pathétique en lisière », dans *L'Unité de l'œuvre de Michel Houellebecq*, dir. Sabine Van Wesemael et Bruno Viard. Paris : Classiques Garnier.

VIARD, Bruno (2016). *La République insoumise. Réponse à Michel Houellebecq*. Paris : Mimésis.

### **Sitographie**

BELAÏCH, Charlotte (2021) : « L'UDMF, le parti musulman qui dérange la droite » -  
[https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite\\_1758967/](https://www.liberation.fr/france/2019/10/21/l-udmf-le-parti-musulman-qui-derange-la-droite_1758967/) [disponible 03/01/2021].